



## «Mon désir: voir de l'autre côté du miroir»

Le Genevois **Joseph Incardona** a reçu le Grand Prix 2015 de littérature policière, considéré comme le Goncourt du genre. Il publie «Permis C», son roman le plus personnel, un écrit sur l'enfance et la migration.

*Photos FRED MERZ/LUNDI13*

### **DERRIÈRE LA PRAILLE**

Joseph Incardona guide «L'illustré» dans le quartier de la Jonction, où l'atmosphère colle à merveille au roman noir, entre rails, réverbères et entrepôts. Glaçant. Mais l'écrivain est à l'aise dans de multiples univers. Son dernier ouvrage est un roman touchant à l'enfance.

Texte THOMAS DAYER

Loin du chaos routier du cœur de Genève, le silence. Proche d'un endroit que l'humain a appelé Bout-du-Monde, une passerelle métallique chevauche l'Arve. Un murmure, celui des eaux de la rivière. Feuilles mortes sur le bitume. Le soleil s'est écrasé sur le flanc de la colline boisée. Parce que la nuit guette, les pèlerins se font rares. Ils sont amoureux des chiens, adeptes de nature, de balades à vélo. De course à pied: Joseph Incardona galope chaque semaine entre 35 et 40 kilomètres. Sa respiration. Il passe souvent à cet endroit. Pour le façonner, Dieu s'est inspiré d'un polar.

Ça tombe bien. Des polars, l'homme en écrit. En 2010, il avait été honoré du Grand Prix du roman noir de Beaune pour *Lonely Betty*. L'an passé, grâce à *Derrière les panneaux il y a des hommes*, il a raflé le Grand Prix de littérature policière, estimé comme le Goncourt du genre. «Quand je suis revenu de la cérémonie, à Paris, mon fils Jules m'a demandé où était la coupe, s'amuse le Genevois. Il avait aussi écrit un livre de quatre mots par page sur trois feuilles A4 agrafées.»

**Une enfance semi-nomade** Jules a 7 ans. Deux mois par an, avec ses parents Emanuela et Joseph, il se rapproche de la terre, dans les Dolomites, à vivre sans chauffage et à l'eau du puits. Dans les pénates genevois, il n'y a pas davantage de télévision, mais un *beamer*, pour regarder des DVD à l'occasion. Le livre, lui, est omniprésent. «Voir mon fils commencer à lire est drôle et émouvant, lâche l'auteur. Cela prouve aussi par les actes combien on influence ses enfants.»

Lui se souvient de son âge tendre sur la route. Parents saisonniers dans des hôtels ou domestiques auprès de familles riches. Trimballe. L'Italie, la France, la Suisse. «Dans ce semi-nomadisme, je vivais dans mon monde et je me racontais des histoires pour passer le

temps. A 5 ans, mon meilleur ami était le chien de nos patrons.»

Son nouveau manuscrit, qui paraît aujourd'hui chez BSN Press, à Lausanne, est d'ailleurs un roman de l'enfance, son ouvrage le plus personnel. *Permis C* évoque avec tendresse les épreuves qui façonnent le même au contact de nouveaux mondes, surtout quand on vient d'ailleurs, immigré: «Déménager n'était plus un problème, sauf pour ces histoires d'école: arriver dans une classe en cours d'année signifiait donner et recevoir des coups. De l'énergie gaspillée rien que pour s'asseoir derrière un pupitre sans se faire emmerder parce qu'on était le Nouveau ou le Rital.» Ou: «J'aimais bien manger au milieu des cartons et des objets

**«A 5 ans, mon meilleur ami était un chien. Je me racontais des histoires pour passer le temps»**

**Joseph Incardona**

n'ayant pas encore trouvé leur place. C'était comme si on était en transit et que, demain, il y aurait un ailleurs et que ce serait différent. J'aimais croire qu'ailleurs ce serait mieux.» Lorsqu'il convoque ses souvenirs, Joseph Incardona dit comprendre



**EXERCICE PHYSIQUE** Chaque semaine, Joseph Incardona avale 35 à 40 kilomètres de course à pied. Un besoin intimement lié à son activité d'auteur: «Il y a une physicalité dans mon écriture. Le corps humain y occupe une place centrale. Il est donc important pour moi d'expérimenter ce corps, ses réactions, ses facultés, ses limites.»

pourquoi il ne cesse de devenir l'homme et l'écrivain qu'il est.

Lorsqu'il annonce à une ancienne amie de l'école primaire être devenu auteur, elle ne s'étonne pas. «Tu écrivais toujours, déjà autrefois», lui dit-elle. Il a fini par l'oublier, mais elle a raison. «Je faisais aussi des

bandes dessinées. Et, le moment venu, j'ai cherché à retarder le plus possible l'échéance du monde du travail.» Des études de sciences-po plus tard, il s'intéresse au journalisme parce qu'il sait taper à la machine. Engagé au *Courrier*, il couvre les matchs d'Etoile Carouge, la

paysannerie, le sort de réfugiés expulsés – «J'ai passé trois nuits sur cet article, tant j'avais peur de mal faire.» Mais l'expérience fait long feu: «Je ne collais jamais aux faits, c'était laborieux, ça a duré trois mois.»

**La rupture**

Joseph Incardona le réalise: ce n'est pas le journalisme qui l'intéresse, c'est l'écriture. Il commence donc à s'y consacrer. Il lui faut du temps; il collectionne les petits boulots à mi-temps – remplacements de maîtres d'école, fiduciaire, employé à la chaîne pour une prestigieuse marque de montres, ou dans une chaîne de fast-food. «Je m'ennuyais vite et ne voulais pas devenir un robot, admet-il. Dans la vie, j'ai l'impression que nous pouvons tous embrasser de nombreuses carrières, exception faite de celles de chirurgien ou de pénaliste.»

A cette époque tumultueuse, marquée par les «substances», l'écriture le canalise, lui

enseigne la discipline. Elle le conforte dans l'idée du travail et de l'effort. Alors, trois soirs par semaine, il écrit jusqu'au plus profond de la nuit. Commence à considérer les mots comme des métaux précieux. Il produit à la force du poignet; il lui faudra cinq ans d'écriture suivie pour accoucher de son premier-né, *Le cul entre deux chaises*. Et quelques rendez-vous enrichissants, comme avec Anne Brécart, des Editions Zoé – sans publication, mais avec de bons conseils à la clé.

La trentaine venue, Joseph Incardona plaque Genève et sa copine, libère son appartement. Rien ne va plus. Il repart

**«La littérature est comme un art martial, une partie d'échecs contre soi»**

**Joseph Incardona**

de zéro. Destination Paris. Chambres d'hôtel pourries. Nouvel amour – pas encore sa compagne d'aujourd'hui. Rencontre avec une éditrice. Une renaissance. «Après avoir fait mon marché, j'allais boire des coups au Baron Rouge, près de la gare de Lyon, raconte-t-il. J'y ai croisé Jim Harrison, avec son oeil de verre, qui m'a fait découvrir une petite librairie, en face. C'est à partir de là qu'une constellation d'énergies positives s'est mise en place.» Après quelques années, il déménage à Bordeaux – siège des Editions Finitude, qui lui font confiance aujourd'hui. Puis revient à Genève à la quarantaine.

Au fil de la conversation, il cite autant Tolstoï, Céline et Mau-passant que John Fante, Harry Crews et Patrick Raynal. Jean-Patrick Manchette, Jérôme Leroy, Dominique Manotti, aussi. Des auteurs qui n'occupent pas forcément le devant de la scène, mais qui «viennent de la vie».

Il insuffle à chaque roman un style qui lui colle. *Derrière les panneaux* était enlevé sur un ton chirurgical et sec; pas d'adverbes, peu d'adjectifs, pour mieux transporter le lecteur sur les aires d'autoroute. Il était glauque parfois, et les scènes de sexe y récidivaient. Il l'assume: «Là où l'on donne la vie, on donne la mort. Sexe et salaire ont beau être de grands tabous, ils sont deux paramètres fondamentaux de la vie humaine. Mon désir est de voir ce qu'il y a de l'autre côté du miroir. En une étincelle, le notable peut devenir paria. Que cache le vernis social?» Il cite l'affaire Edouard Stern, banquier tué de quatre balles à son domicile en 2005, dont le corps avait été retrouvé sanglé et revêtu d'une combinaison de latex. «Ce qui m'intéresse, c'est la tragédie ultime, la fin inéluctable, même si elle ne doit pas nous empêcher de rire, expose-t-il. On cache beaucoup la mort. Ecrire sur elle se veut aussi un hommage aux personnes qui travaillent à ses côtés, croque-morts, légistes, scientifiques.» Si la nature humaine y est également centrale, *Permis C* se déroule sur d'autres tonalités, moins taillé au scalpel, plus sentimental.

Un nouveau roman noir, inspiré d'un fait divers, est prévu pour 2017 chez Finitude. Pas un jour ne passe sans qu'il bâche. Le matin, généralement. «Ecrire est un choix de vie fragile», estime-t-il. Il admet tenir le diable par la queue; le combat des mots est quotidien. «La littérature est comme un art martial, une partie d'échecs contre soi.»



**Joseph Incardona,** «*Derrière les panneaux il y a des hommes*», Ed. Finitude, 288 pages. «*Permis C*», BSN Press, 228 pages. Dédicaces à Payot Lausanne le mercredi 16 mars de 16 h 30 à 18 h et à Payot Genève Rive Gauche le jeudi 17 mars de 17 à 19 h.



**UN JEUNE ÂGE SUR LES ROUTES** «Me voici avec mes parents et la vieille «Mercedes» (Mercedes)», sourit Joseph Incardona, dont l'enfance a été marquée par un mouvement perpétuel, qu'il décrit avec finesse dans son dernier roman, «Permis C».